

Professeur, un des plus beaux métiers du monde

Yves Rousseau

Numéro 111, été 2002

Le travail au cinéma : filmer l'infilmable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (2002). Professeur, un des plus beaux métiers du monde. *24 images*, (111), 20–20.

Professeur

UN DES PLUS BEAUX MÉTIERS DU MONDE¹

PAR YVES ROUSSEAU

Comment le cinéma des dix dernières années voit-il l'acte d'enseigner? La classe est un excellent lieu de représentation avec son espace codifié et ses coulisses: les bureaux des profs, les corridors, les vestiaires, l'ensemble de l'école et enfin, les maisons des parents et des élèves. Du pain bénit pour un cinéaste, ce qui explique peut-être que l'enseignement est un des rares métiers dont la pratique a eu droit à l'écran depuis une décennie, même si la raison profonde en est probablement surtout le fait que le cinéma s'adresse d'abord à un public jeune et confronté à l'école. Comme la narration est affaire de conflits, les sujets ne manquent pas à l'école...

Nous écartérons d'emblée des pochades comme *Teaching Mrs. Tingle* ou *Le plus beau métier du monde*, qui, quoique sociologiquement intéressants, ne sont pas des films transcendants. De même, la plupart des produits hollywoodiens qui mettent en scène des adolescents ne font que ranger les profs dans la catégorie hautement suspecte des adultes. Rien pour susciter le débat. Dans un autre registre, Hollywood peut nous proposer *Dangerous Minds* ou *Renaissance Man*, films extrêmement prévisibles sur des profs-supermen (ou women) qui parviendront à transformer leurs pupilles. Mais nous sommes ici dans le registre du conte de fées, un peu comme dans *Dead Poets Society*, gros succès du début des années 90, où le prof coordonne l'éveil des esprits en obligeant ses élèves à grimper sur les bureaux et à déchirer les pages des manuels scolaires. Comme quoi les leaders révolutionnaires viennent souvent des classes dominantes...

Oleanna de David Mamet est un pur cauchemar d'enseignant, digne des procès staliniens. Un prof d'université surmené,

pas trop sûr de lui, occupé ailleurs par une transaction immobilière, un prof qui a ce vilain défaut de trop parler quand ce n'est pas le temps (défaut commun à pratiquement tous les profs, car les profs dignes de ce nom sont tous plus ou moins des comédiens larvés, qui aiment déclamer devant leur public captif), reçoit une étudiante qui a envie d'en découdre avec le patriarcat, et mécontente de son enseignement. Long calvaire en huis clos, corrida au sens de mise à mort d'un type somme toute anodin prêchant, sans trop en mesurer les aboutissants, une certaine remise en question de l'autorité et

qui se retrouve piégé par une dramaturgie implacable. Imaginons la scène: cette étudiante veut absolument qu'on lui enseigne sur quel bouton presser, elle veut être «fonctionnelle» et recevoir un enseignement utilitaire sur mesure, car elle a parfaitement intégré une certaine idée du monde et compte bien le transformer selon cette image; le pauvre type qui se retrouve devant elle et veut introduire un certain doute dans sa démarche devient une cible de premier choix. Critique tant des débordements revanchards du politiquement correct que d'une gauche libertaire embourgeoisée incapable de peser le poids de ses mots, *Oleanna* est un film dont on ne sort pas indemne. Pas surprenant que Micheline Lanctôt l'ait adapté pour la scène québécoise.

Sur le thème de la déchéance d'un prof, *Election*, d'Alexander Payne, nous propose un parcours exemplaire, mais dans un registre sarcastique, qui fait à la fois rire et grincer des dents, au sujet des enjeux d'une élection à la présidence chez les étudiants d'un *highschool*. Porté par une actrice for-

midable (Reese Witherspoon, dans le rôle de la petite salope qui réussira), *Election* est une satire du démiurge maladroit qui sommeille en tout enseignant.

Ça commence aujourd'hui de Tavernier est une sorte de *L-627* transposé à la maternelle, renforcé par la présence toujours efficace de Philippe Torreton. Filmé dans un registre de constante urgence, le film fait du personnage de Daniel, directeur d'une maternelle de province, une sorte de pompier-ambulancier sollicité à tout moment pour régler des situations difficiles, que ce soit auprès de parents incapables (qui ont leurs raisons) ou de psychopédagogues délégués par le Ministère, dans une région aux prises avec le chômage. La part la plus ardue du travail ne vient pas des enfants, qui sont plutôt heureux à l'école, à chanter des chansons et à apprendre à écrire, mais des parents, et surtout de la bureaucratie.

Noce blanche, de Jean-Claude Brisseau (Bruno Cremer en prof de philo de lycée qui craque pour son étudiante problématique, interprétée par une Vanessa Paradis tout à fait convaincante), reste un cas à part d'abord parce que les scènes de cours sont tout à fait crédibles, ensuite parce que le film nous présente un parti pris rarement abordé de mysticisme suicidaire, en sachant faire place à la fois au point de vue du prof et à celui de l'étudiante. Il est rare qu'un cinéaste ait osé nous présenter de front un délire et une telle quête d'absolu qu'il n'est pourtant pas impossible de rencontrer dans la réalité, les statistiques de suicide des jeunes en témoignent. La question demeure: Quel monde sommes-nous en train de laisser à nos enfants? Et, qu'est-ce que le cinéma leur enseigne? ■



Noce blanche de Jean-Claude Brisseau.

1. 24 images, n° 109, p. 22-23.